

RÉDACTION

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.

Remarques importantes

- Présenter sur la copie, en premier lieu, le résumé de texte, et en second lieu, la dissertation.
- Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la correction de la forme (syntaxe, orthographe), de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
- L'épreuve de Rédaction comporte obligatoirement deux parties : un résumé et une dissertation. Résumé et dissertation ont la même notation et forment un ensemble indissociable.

Partie I - Résumé de texte

Résumez en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10 % en plus ou en moins sera toléré. Indiquez avec précision, en marge de chaque ligne, le nombre de mots qu'elle comporte et, à la fin du résumé, le total.

Vivre ne suffit pas, encore faut-il vivre heureux. L'existence n'a de sens et de saveur que si elle devient le lieu et le temps du bonheur. Nous attendons de la vie le bonheur, jusqu'à parfois passer notre vie à l'attendre. Notre existence serait comme une case vide, une page blanche, qu'il faudrait remplir de bonheur. Nous sommes condamnés à tenter d'obtenir ce Graal, censé nous assurer une joie durable.

Mais de quoi s'agit-il ? Qu'est-ce qui fait le bonheur ? Un objet (l'argent ?), un lieu (le paradis ?), un temps (les lendemains qui chantent ?), une personne (Dieu, les autres, soi-même ?) ? La réussite, l'amour, la santé, les plaisirs, la beauté ?

Pour trouver le bonheur, les philosophes ont très tôt été considérés comme des maîtres incontestés. Il peut toutefois paraître surprenant que ces spécialistes des idées, de l'abstrait, puissent se prononcer sur quelque chose d'aussi concret que le bonheur : en quoi penser (le bonheur) peut-il aider à vivre (heureux) ? « La philosophie est une activité qui procure la vie heureuse », déclare Épicure, au III^e siècle avant Jésus-Christ. La philosophie n'est pas seulement discours, mais aussi une pratique, une activité que l'on

Filière TSI

nomme communément sagesse. Or la sagesse rend nécessairement heureux celui qui la possède ; c'est donc aux philosophes que revient la tâche de définir ce qu'est le bonheur, et, de fait, le sens et la valeur de la vie. Le but de la philosophie est de connaître l'homme et d'amener les hommes à se connaître eux-mêmes. Tel est le sens du fameux adage de Socrate : « Connais-toi toi-même ». Connaître l'homme revient à lui proposer un bonheur à sa mesure, qui lui convienne et qu'il puisse atteindre par lui-même. Ainsi, Épicure, dont on a caricaturé la doctrine pour en faire le cri de ralliement de tous les jouisseurs de la terre, préconisait une sorte de diététique du bonheur, de régime des plaisirs afin d'obtenir la vie heureuse.

Adversaires de cette philosophie du plaisir, et même d'un plaisir contrôlé comme le défend Épicure, les stoïciens, pour leur part, prônent un bonheur moral ou dans la morale : nous ne sommes jamais aussi heureux que lorsque nous faisons le bien et agissons vertueusement. Il nous faut donc non pas modérer nos plaisirs mais les supprimer, non pas rechercher des plaisirs simples mais fuir tous les plaisirs, qui tous, sans exception, sont nocifs. Sénèque, homme politique, précepteur de Néron, et philosophe, affirme que le plaisir est une « chose basse, servile, faible, fragile », que l'on ne trouve que dans les « cabarets » ; il faut lui préférer la vertu, une conduite morale droite et digne, qui est, selon lui, une chose « sublime, royale, invincible, inépuisable ». Seul le bonheur issu d'une bonne conduite dure, alors qu'un bonheur fait de plaisirs « vient et passe », meurt sitôt qu'il est ressenti.

Plus attrayante semble être la doctrine de Calliclès, adversaire redoutable de Socrate : il affirme qu'être heureux consiste au contraire à nourrir les plus fortes passions et à assouvir ses désirs, même les plus fous. C'est parce que nous ne pouvons les imiter que nous condamnons ces hommes qui ont choisi de vivre intensément, et cachons notre faiblesse derrière de beaux discours moralisateurs. La réponse que Socrate lui adresse est radicale : cette vie de passions et de plaisirs n'est pas une vie mais une sorte de mort, car l'homme qui vit pour assouvir ses désirs est comme un « tonneau sans fond » ; loin de le combler, ses plaisirs le laissent insatisfait, insatiable, frustré. Ils l'entraînent dans un cercle qui ne peut être que vicieux : « avoir » exige d'avoir encore plus, et désirer, c'est désirer toujours plus. Une voiture ne suffit pas, elle doit avoir

toutes les options, le confort n'est pas assez, il faut le luxe. Or « toujours plus » ne peut être le principe d'un homme qui cherche le bonheur.

Mais renoncer au bonheur, affirme plus tard Kant, chef de file des philosophes des Lumières, serait comme renoncer à être homme. Alors qu'est-ce qu'être heureux ? Comment définir le bonheur lorsqu'on ne parvient à dire précisément ce que l'on désire ? Vous pouvez énumérer des petits bonheurs (contempler un beau paysage, voir ses amis, lire un bon polar)... En vain. Ce n'est qu'en faisant l'expérience du bonheur que nous pouvons dire ce qu'il est, et toutes nos expériences heureuses sont aussi imprévisibles que particulières. Aussi est-on incapable de dire avec certitude ce qui rend heureux, d'édicter une règle du bonheur. Pour certains, ce sera la vie de famille, alors que d'autres découvriront les bienfaits de la solitude. Tous les bonheurs sont donc dans la nature, et du bonheur des uns et des autres on ne discute pas. Le bonheur est un « idéal », qui ne se prescrit pas comme un remède. Tout au plus pouvons-nous donner des conseils.

Le bonheur dépend davantage de la chance que de la discipline personnelle. D'ailleurs, dans son étymologie, le terme signifie avant tout la « bonne heure », le bon moment. Le bonheur consisterait-il tout simplement à prendre du « bon temps » ? À saisir ce que la chance nous donne ?

Notre désir de bonheur risque alors de rester inassouvi : ne faisons-nous pas le plus souvent l'expérience de son contraire – la mort, la fin des belles choses, comme les histoires d'amour ou d'amitié. Toutes nos ruptures, toutes nos déceptions et désillusions portent la marque de cette certitude que le bonheur n'est pas certain. Ce que nous prenons pour du bonheur ne se résume le plus souvent qu'aux moyens, aux activités, aux divertissements que nous inventons pour oublier que nous sommes irrémédiablement malheureux et que le bonheur est impossible. Nous ne voulons pas voir notre tristesse, le vide de nos journées, le néant de notre vie et nous passons notre temps, dans le bruit et la fureur, à nous détourner de nous-mêmes. Tel est l'enseignement qu'au XVII^e siècle Pascal entend tirer de saint Augustin. Attendre son bonheur du « dehors », des choses extérieures (réussite professionnelle, reconnaissance sociale, relation amoureuse), c'est vivre dans la crainte de voir ce bonheur détruit par « mille accidents » et revers de fortune, qui ne manqueront pas d'arriver. Tous nos plaisirs, l'argent, le jeu, l'amour, le pouvoir, ne servent qu'à une chose : nous faire oublier notre malheur, nous « divertir » de la pensée de la mort inéluctable, et de l'idée de ne jamais pouvoir être heureux.

Nous cherchons tous les plaisirs, et les plus « violents » (l'ivresse de l'alcool, de la vitesse, de l'amour), pour ne pas avoir à penser à nous-mêmes : nous enchaînons les sorties, collectionnons les heures supplémentaires et aug-

mentons le son de la radio pour nous oublier nous-mêmes davantage. Dès l'enfance, remarque Pascal, on demande aux hommes de s'inquiéter de leur bonheur, « on les accable d'affaires, d'apprentissage des langues et d'exercices, et on leur fait entendre qu'ils ne sauraient être heureux » sans la « santé, l'honneur, la fortune », et qu'il suffit qu'une seule chose leur manque pour qu'ils soient malheureux. « Ainsi on leur donne des charges et des affaires », qui vont les « tracasser » dès le lever du jour : « Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux ! » Dans la course au bonheur et la crainte de manquer de plaisirs, les hommes en viennent à oublier l'essentiel : eux-mêmes.

Ne vivre qu'à la condition de trouver le bonheur, c'est oublier de vivre. Pourquoi poser cet impératif du bonheur ? Pourquoi, se demande Nietzsche, rejeter absolument de notre existence le malheur, « les terreurs, les privations, les appauvrissements, les minuits de l'âme [...], les coups manqués » ? Il y a une « nécessité personnelle du malheur » et ceux qui veulent nous en préserver ne font pas nécessairement notre bonheur. La grande affaire de la philosophie pourrait être de nous persuader de l'impossibilité du bonheur et de retrouver ainsi l'intuition de Job, l'inconsolé, le grand malheureux de la Bible : « Quand j'espérais le bonheur, c'est le malheur qui survint. Je m'attendais à la lumière, [...] l'ombre est venue » (Job 30,26). Si Dieu existe, il existe pour nous consoler de la douleur qu'il y a parfois à vivre. Le croyant est alors conduit à faire du Ciel le lieu d'un bonheur éternel.

Alice GERMAIN, « Prologue » de *La plus belle histoire du monde* par
André Comte-Sponville, Jean Delumeau et Arlette Farge,
Seuil, 2004, pp. 9-13.

Partie II - Dissertation

Votre devoir devra obligatoirement confronter toutes les œuvres inscrites au programme et y renvoyer avec précision. Il ne faudra, en aucun cas, juxtaposer trois monographies, chacune consacrée à un auteur. Votre copie ne pourra pas excéder 1200 mots, mais un décompte exact ne sera pas exigé.

« Ne vivre qu'à la condition de trouver le bonheur, c'est oublier de vivre ».

En fondant avec précision votre argumentation sur les œuvres de Sénèque, Tchekhov et Le Clézio inscrites au programme, vous direz dans quelle mesure elles permettent de valider cette affirmation d'Alice Germain.

••• FIN •••
